

Entretien avec Samer Zaher et Bassam Abou Diab — JUNE EVENTS

2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Ancestral Echoes est présenté le 11 juin 2026 à l'Atelier de Paris.

Samer Zaher, Bassam Abou Diab, comment votre collaboration autour du solo Ancestral Echoes est-elle née ?

Samer Zaher : L'idée a germé au Beirut Physical Lab, le laboratoire de recherche que dirige Bassam, dans lequel il m'a vu grandir en tant qu'artiste après avoir été mon professeur. Le projet est né d'un besoin de procéder à une archéologie physique de mes récits personnels. Nous avons commencé par partager des histoires et des fragments de vie pour observer la manière dont ils résonnaient avec une question qui me travaille en permanence : celle des liens entre le corps et l'héritage qu'il porte en lui.

Bassam Abou Diab : Je connais Samer depuis qu'il est enfant. Cette création est intimement liée à son identité et à la confusion à laquelle prête parfois son histoire dans la société libanaise. On lui demande constamment d'où il vient, pourquoi il est là. Nous avons décidé de transformer ces interrogations sociales et quotidiennes en une recherche plus profonde, de les faire descendre dans les muscles et les os pour voir comment elles informent sa gestuelle et sa qualité de mouvement.

Comment appréhendez-vous ces héritages multiples et ces esthétiques diverses – du Bollywood au Voguing en passant par le Dabké – pour forger votre propre langage ?

Samer Zaher : Ces styles ne sont pas des emprunts extérieurs mais font partie de la construction de mon identité. C'est pourquoi nous avons cherché à comprendre l'impact de ces cultures chorégraphiques sur mon corps. Qu'est-ce que je cherche en moi quand je danse le style Oriental ou le Bollywood, par exemple ? Chaque style apporte une joie spécifique, mais induit aussi un 'statement' social. Au Liban, par exemple, le Dabké est souvent associé à une virilité affirmée, tandis que la danse orientale touche au féminin. Nous travaillons entre autres sur tous ces stéréotypes, sans aucune ironie, mais pour observer la façon dont ils ont jalonné mon itinéraire personnel.

Bassam Abou Diab : Chaque phase de la vie de Samer a modifié sa manière de danser. La danse crée son propre voyage... Nous utilisons ces héritages culturels parce qu'ils inculquent une présence très précise. Mon rôle de chorégraphe est de permettre au corps de l'interprète d'être pleinement là tout en laissant sa place à une « autre » présence, plus ancienne.

Que recouvre pour vous le titre de la pièce, Ancestral Echoes, qui évoque aussi une dimension spectrale ?

Samer Zaher : C'est une recherche sur l'espace que mon corps peut offrir à celles et ceux qui ne sont plus là. Comment mon mouvement peut-il devenir le réceptacle d'une présence ancestrale ? Le titre vient de cette volonté de laisser l'expression circuler entre le passé et le présent.

Bassam Abou Diab : L'idée est venue d'une image très forte créée par Samer : une scène évoquant une mosquée remplie de fleurs, qui semblait accueillir quelqu'un revenu de très loin, d'il y a des milliers d'années. Pour moi, le corps est une archive vivante. Dans mon travail, je considère que tous les mouvements sont déjà là, inscrits en nous. Nous ne faisons que les débusquer, les redécouvrir ou y réagir. Les ancêtres ne sont pas derrière nous, ils résonnent à l'intérieur de nos organes, de nos corps.

Votre travail s'inscrit dans un focus sur les scènes arabes contemporaines proposé par June Events, 20^{ème} édition. Quel regard portez-vous sur la création actuelle à Beyrouth dans ce contexte de tensions armées ?

Bassam Abou Diab : Quoique nous ayons parfois l'impression de travailler dans un « monde parallèle » – et, même dans ce cas, c'est précieux, puisque cela montre bien que l'art nous donne de l'air –, créer à Beyrouth aujourd'hui est clairement un acte de résistance. Depuis deux ans, entre la crise et la guerre à nos portes, nous vivons dans une situation d'urgence permanente. Voir cette nouvelle génération d'artistes continuer à danser sans perspectives avérées d'avenir ou même simplement de revenus, uniquement par nécessité vitale, me donne l'énergie de continuer. Ce degré de résilience est témoin et porteur d'un espoir immense.

Samer Zaher : Il y a une grande responsabilité dans ce que nous recevons des générations précédentes et ce que nous choisissons de transmettre. Au Beirut Physical Lab, nous essayons de trouver un équilibre entre les techniques occidentales – que j'ai étudiées au théâtre – et nos rituels locaux, notre physique propre. C'est un travail ardu, qui exige un renouvellement incessant de sa propre motivation, mais c'est la seule façon de dire qu'il existe une autre vie possible, au-delà de la survie.